

En étudiant

Planche contact.
Godard, à Paris, en 1998.
PHOTO RICHARD DUMAS

Morceaux de conversations
avec Jean-Luc Godard
d'ALAIN FLEISCHER, 2 h 05.

En avril 2006, le Centre Pompidou accueillait une exposition présentée par Jean-Luc Godard, «Voyage(s) en utopie». Ce n'était ni l'expo voulue par Beaubourg ni celle désirée, imaginée, conçue par le cinéaste. Cette expo rêvée s'appelait «Collage(s) de France» et elle était elle-même un enfant amer, le contre-fruit d'un échec essuyé par Godard auprès du Collège de France, où il avait souhaité donner un «cours», offre que la prestigieuse institution avait, irrationnellement sans doute, déclinée. Avec l'institution Pompidou, comme on pouvait l'imaginer, les choses ne se sont pas mieux passées: Godard voulait voir son projet se déployer aux dimensions peut-être irréalistes d'une «installation générale»; le Centre, de son côté, semblait ne jouer le jeu qu'à moitié, en refusant par exemple de prêter à cet événement temporaire des œuvres prélevées sur ses collections permanentes (certaines seront néanmoins octroyées).

A Beaubourg, «Voyage(s) en utopie» était donc largement une exposition de ce désastre laissé par le ressac des conflits, reports, déceptions et désaccords qui ont présidé à l'élaboration d'une exposition jamais née. Ce bivouac déroutant, ce chantier, cet amas de maquettes et ●●●

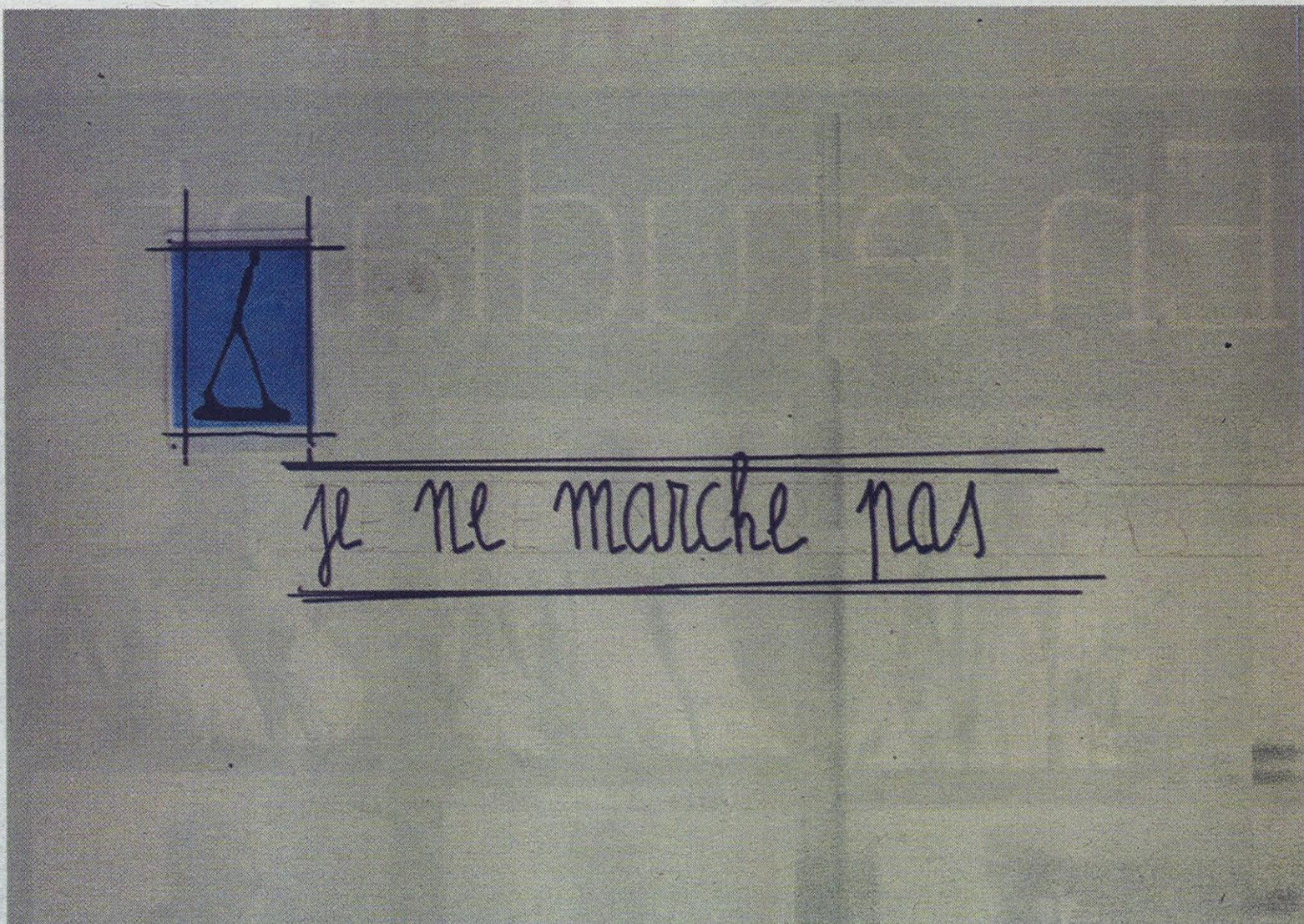
Doc ◆ Fleischer
confronte le
cinéaste à divers
intervenants pour
un portrait JLG,
mode d'emploi.

Godard

●●● d'espaces archéologiques n'en constituaient pas moins une expérience superbe (voir le cahier spécial dans *Libération* du 12 juillet 2006) et d'ailleurs validée par une très grande curiosité du public, de la critique et de l'université.

Jeu dangereux. Près de deux ans plus tard, un documentaire nous permet de comprendre un peu mieux les circonstances de ce fiasco et les raisons de cette réussite: *Morceaux de conversations avec Jean-Luc Godard*, d'Alain Fleischer. Ce dernier, cinéaste et écrivain, est aussi le directeur du Fresnoy-Studio national, école et centre d'art contemporain, et c'est à ce titre qu'il a accompagné la gestation de toute l'affaire «Collages/Voyages», Godard lui ayant proposé d'en suivre, caméra en main, les étapes avec ses étudiants.

Cependant, en tant qu'auteur, Fleischer est singulièrement absent de ce documentaire. Il enregistre en s'effaçant, option sans aucun doute mûrie très soigneusement. Son service est minimum: le moins intrusif possible, le plus brut, le moins stylé. Seul empire réellement maintenu: le montage, puisque le vrai pouvoir de Fleischer dans cette aventure aura été celui du tri, son choix entre le



À l'exposition Godard, à Pompidou, en 2006. PHOTO MATHIEU ZAZZO

bon grain et l'ivraie (on serait curieux, au passage, de voir les rushes intégraux dans une édition DVD super-collector). Ce recul nettement marqué du signataire du documentaire lui permet en retour une certaine neutralité dans les échanges, dialogues ou affrontements entre Godard et les quelques courageux *sparring partners* qui ont accepté ce jeu dangereux.

Retenons-en quatre: Dominique Paini (alors directeur du développement culturel à Beaubourg et qui est à l'origine du projet d'exposition); Jean Narboni (écrivain de cinéma et ancien des *Cahiers*); André S. Labarthe (documentariste-poète et vieux complice de JLG) et Christophe Kantcheff (critique à *Politis*). Le couple Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, que la mort de cette dernière n'avait pas encore séparé, fait également partie des visiteurs. Enfin, un collectif d'étudiants du Fresnoy est confronté à une sévère critique publique de leurs travaux artistiques par le cinéaste, toujours aussi provocateur qu'insatisfait.

Huile sur le feu. Voilà pour le dispositif. Mais le fond? La meilleure information contenue dans ces *Conversations*, c'est que notre vieux génie préféré n'a toujours pas renoncé à son envie, son besoin, sa rage d'en découdre. Pourtant, s'il est un fameux dialecticien, Godard n'est certainement pas un tribun, un polémiste né, un té-

S'il est un fameux dialecticien, Godard n'est pas un ténor pour audiences pâchées. C'est un escrimeur teigneux et parfois vicelard, dont le dernier souci est de convaincre son interlocuteur.

nor pour audiences pâchées. C'est au contraire un escrimeur teigneux et parfois vicelard, dont le dernier souci est de convaincre son interlocuteur, encore moins de séduire son public, dont on se demande parfois dans quelle mesure il ne souhaiterait pas plutôt le blesser. Il ne faut surtout pas imaginer que la seule anecdote d'une exposition plus ou moins aboutie serait insuffisante à nourrir l'argument de tout un film deux heures durant. Par sa matière même (le cinéma ou ce qu'il fut et ce qu'il en reste), cette exposition forme le combustible infini pour toutes sortes de voyages dans le temps présent comme dans l'histoire ancienne ou immédiate – et parfois brûlante, ainsi que Godard l'a maintes fois démontré dans ses *Histoire(s)*.

Le plus haut degré de tension est d'ailleurs atteint à propos d'un sujet très actuel: la guerre entre Israël et Palestine. C'est Narboni qui s'y colle, en rapportant une accusation d'antisémitisme formulée par Chantal Akerman contre une scène de *Notre musique*, réalisé par Godard en 2004. Fidèle à lui-même, Godard n'entend même pas se justifier ou se défendre de l'injure, mais y répond en jetant de l'huile sur le feu quant au sujet réel: l'expropriation sans partage d'un peuple par un autre.

Joute argumentée. La tournure presque juridique que menace de prendre alors le débat n'inquiète pas longtemps. Elle donnerait au contraire des idées. Au fond, toute cette vaste affaire compliquée de l'expo Godard à Beaubourg n'aurait-elle pas gagné à être débattue devant un tribunal de justice? Paini, ou l'institution Pompidou derrière lui, aurait ainsi pu demander des comptes explicites à JLG et celui-ci aurait pu s'expliquer dans la

clarté et la grandeur de débats publics. La culture démocratique y aurait gagné, la démocratie culturelle sans doute aussi. Les grands journaux auraient ouvert leurs pages aux prises de positions. Notre pays, qui aime tant se croire intellectuel, aurait trouvé là une occasion de nourrir son goût de la joute argumentée. Seul obstacle, peut-être: la défense. Peut-on être l'avocat de Jean-Luc Godard? Peut-il accepter que l'on parle en son nom, à sa place et pour sa cause? N'est-ce pas là la situation la plus critique (!) qui soit?

Si l'on tentait la plaidoirie, avec ce film en pièce à conviction, on avancerait l'idée que Godard est coupable mais non-responsable du petit fiasco ayant préludé à sa grande expo. Ce que *Morceaux de conversations avec Jean-Luc Godard* nous aide, avec le recul, à voir et à penser, c'est que cette roulotte où le vieux maître avait, plusieurs années durant, amassé tant de désordre et tant de travail, tant de trésors et tant d'idées, ce n'est pas à Beaubourg ni au Collège de France qu'il fallait la déballer. Au fond, cette expo était une bonne idée dans un mauvais endroit: il aurait dû installer ce pur campement de cinéma chez lui, c'est-à-dire à la Cinémathèque, probablement la seule institution qu'il ait jamais, et réciproquement, respectée. Partie remise?



Face-à-face ◀ Le mystérieux cinéaste, autre visage de la Nouvelle Vague, est le meilleur interlocuteur de Godard. L'alter ego Chris Marker

Parmi les grandes douleurs qui ont toujours affligé Godard, il y a cette solitude écrasante dont il s'est toujours plaint. Voilà plus de quarante ans qu'il porte le poids du mythe auquel son nom, suprême fardeau, est associé. Il incarne à la fois la Nouvelle Vague à lui tout seul et une sorte de conscience jupitérienne du cinéma, de son histoire, de sa morale, de sa malédiction. De façon plus ou moins consciente, on investit en lui l'idée même de cinéma moderne et, en prenant du recul, on doit reconnaître qu'en effet, il a été et reste bien seul en ce royaume... A moins que. **Pied d'égalité.** Formulons ainsi l'hypothèse: si l'on devait trouver un véritable alter ego à JLG, un homme dont le cinéma serait le meilleur interlocuteur du cinéma de Godard, nous éliminons sans hésiter Chris Marker, l'auteur, entre mille autres, de *La Jetée*. Les comparer fait apparaître en tout cas des ressemblances aussi frappantes que leurs oppositions. Il y a d'abord le lien ombilical à la Nouvelle Vague, dont ils sont

tous deux des fondateurs directs. Il y a ensuite leur activité permanente, diverse, protéiforme depuis près d'un demi-siècle pour chacun, sans que jamais l'un ou l'autre ne renonce à son propre radicalisme esthétique. Il y a aussi leur goût commun et leur usage des nouvelles technologies dès qu'elles apparaissent (vidéo, numérique, Internet). Il y a enfin une forme de rigueur politique continue, dans l'engagement ou le constat, qui leur fait toujours placer leurs travaux dans cette perspective: agir sur le monde,

prendre parti, dire là où ça fait mal, encourager la subversion, travailler à notre libération. Sans rien (vouloir) savoir des rapports effectivement noués entre les individus Godard et Marker, on ne peut que constater que leurs œuvres sont les seules à dialoguer sans solution de continuité sur un tel pied d'égalité artistique. Néanmoins, il existe une opposition fondamentale entre les deux, une différence qui éclaire précisément une partie du problème auquel Godard, à son corps défendant, est confronté: Marker n'existe pas. «Chris Marker est un terme générique pour dire un type singulier d'exigences artistique et politique», écrit Arnaud Lambert dans le livre en tous points remarquable (style, élégance, construction, réflexion) qu'il vient de consacrer au plus mystérieux des artistes de cinéma (1).

Mythe. Ecrivain, journaliste, éditeur, «un peu pianiste, ami des bêtes, grand voyageur et photographe, essayiste de l'écrit, intellectuel engagé et chantre de l'imaginaire»... Chris Marker se cache avec un profit magnifique derrière son pseudonyme dont l'origine est elle-même sujette à légendes. En distillant ses interventions dans la sphère publique au compte-gouttes (et par e-mail), en refusant toute photographie le représentant, en brouillant les pistes identitaires dans un inextricable réseau de motivations poétiques, Chris Marker a échappé, avec un brio stupéfiant et une intuition miraculeuse à tous les malentendus du mythe, de la célébrité et de la médiatisation qui accablent si durement Godard. De ce point de vue, Godard/Marker, c'est vraiment la lumière et l'ombre, et la victoire totale de cette dernière.

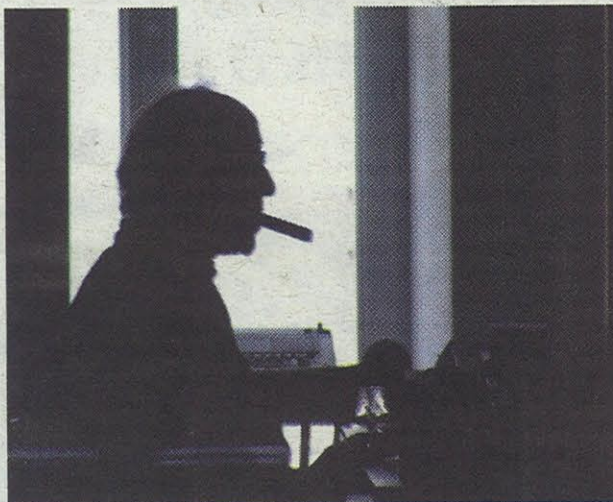
Conçu en fragments-vitraux, le livre commence par *Visages (intranquillité)* et s'achève sur *Légende*, ultime chapitre dans lequel Alain Resnais donne une clef plausible du mystère: «Il a l'apparence d'un humain, mais il vient peut-être du futur ou d'une autre planète. [...] Il y a des choses très bizarres. C'est un être qui ne connaît pas la maladie, qui ne connaît pas le froid, qui ne semble pas avoir besoin de sommeil [...] quand Marker marche parmi les Terriens, il semble ne pas avoir la même densité, ne pas obéir aux mêmes lois de la pesanteur.»

◀ O.St

«Morceaux de conversations» en débat

Morceaux de conversations avec Jean-Luc Godard est à l'affiche du Reflet-Médicis à Paris au rythme d'une séance quotidienne à 19 heures. La projection du jeudi est suivie d'un débat pendant les deux mois de programmation. Y sont annoncés: Dominique Païni et Alain Fleischer (22 janvier), Arnaud des Pallières (29 janvier), André S. Labarthe (5 février), Catherine Millet et Jacques Henric

(12 février), Sarkis (19 février), Nicole Brenez (26 février), Alain Bergala (5 mars), Jean Nouvel (date à confirmer). Des rencontres du même type sont ensuite prévues en régions: à Tourcoing, Toulouse, Aix-en-Provence, Nantes, Lyon, etc. Toute la programmation, les extraits, les photos sont disponibles sur le site: www.editionsmontparnasse.fr/jlg



Godard et Païni, dans *Morceaux de conversations*. PHOTO DR



A l'exposition Godard, à Pompidou, en 2006. PHOTO MATHIEU ZAZZO

(1) Also Known as Chris Marker, éd. le Point du jour, «le Champ photographique», 292 pp., 22 euros.